

## SI MARIE-MADELEINE SE RACONTAIT: ANALYSE D'UNE FIGURE DE *FEUX*

Bernadette CAILLER

Université de Floride, Gainesville

La première difficulté inhérente à l'étude de cette figure de *Feux*<sup>1</sup> – la seule, dans le recueil, inspirée de la tradition judéo-chrétienne –, vient du fait que son contexte est d'avance tabou. Pour certains, cette figure baigne dans le sacré, et, donc, transcende aussi bien l'historique que le mythique (le terme mythique faisant ici référence à de nombreux rêves et croyances que devait rejeter l'orthodoxie chrétienne dans sa propre notion du sacré). Pour d'autres, la figure de Marie-Madeleine s'inscrit sur un fond de légendes imprégné de merveilleux médiéval; comme telle, elle s'annonce suspecte pour tout regard d'historien. Enfin, pour tous, la figure de Marie-Madeleine demeure inséparable de celle du Christ et des textes évangéliques. Quoi qu'il en soit, pour le lecteur d'aujourd'hui, l'appréhension d'un texte dont le protagoniste est Marie-Madeleine évoquera inmanquablement un certain nombre de pré-textes.

En fait de pré-textes, l'on se demandera auxquels se réfère Yourcenar pour la construction de son personnage, mis à part évidemment ceux des évangiles. Dans sa préface au recueil, l'auteur annonce:

---

<sup>1</sup> Voir *OR*, pp. 1040-1135. A noter, une première version de "Marie-Madeleine ou le Salut" avait paru dans *Cahier du Sud* (1936) sous le titre "Complainte de Marie-Madeleine" (pp. 129-137).

Je remercie Maurice Delcroix de m'avoir signalé, durant le colloque à Anvers, la publication récente de Simone De Reyff intitulée: "La Madeleine de Marguerite Yourcenar" (*Equinoxe*, n° 2, Automne 1989, pp. 61-74). Cet essai, dont je n'avais donc pas pris connaissance avant la composition de mon propre texte, enrichit l'analyse de sources possibles concernant la figure de Marie-Madeleine dans la tradition chrétienne. Mon approche met l'accent 1) sur l'aspect actif du "se raconter" (voir mon titre), cette approche n'excluant pas l'autre aspect, passif: "Si Marie-Madeleine était racontée par..." (De Reyff fait elle-même une référence au *je* narratif dans la section intitulée: "Un tissu d'allégories en suspens", pp. 70-71), 2) sur un personnage Jésus qui ne fut jamais autre que juif, et juif d'une certaine tradition, 3) enfin, sur la dialectique existant chez Yourcenar entre histoire, mythe, poésie, et autobiographie.

L'histoire de Marie-Madeleine s'étaie sur une tradition mentionnée par *La Légende dorée* (et d'ailleurs rejetée comme inauthentique par l'auteur de ce pieux recueil) qui faisait de la sainte la fiancée de saint Jean, abandonnée par lui pour suivre Jésus; le Proche-Orient évoqué dans ce récit en marge des Evangiles apocryphes est celui d'avant-hier et de toujours, mais des métaphores ou des doubles-ententes sémantiques y introduisent çà et là d'anachroniques modernismes. (OR 1044)

De cette préface, par rapport à l'allégeance au mythe – et aux bribes d'histoire qu'il peut contenir –, je retiens l'allusion à *La Légende dorée*<sup>2</sup>; par rapport à l'histoire, et aux éléments mythiques dont elle est, comme discours, rarement dépourvue, l'assimilation de l'univers évangélique à un Proche-Orient judéo-syrien relevant aussi bien de la longue durée que d'une période circonscrite – celle du premier siècle de notre ère –, que de la vie contemporaine. Le lien entre ces niveaux d'approche (histoire et mythe) et une vision temporelle s'accomplit par une écriture poétique tissée de "métaphores" et "doubles-ententes sémantiques", écriture qui fait de Marie-Madeleine une figure à la fois lointaine et proche, figure de légende, sainte, et femme de chair. Ajoutons que Yourcenar a elle-même nommé "poèmes" les textes de *Feux*. Il faut, par ailleurs, garder à l'esprit "l'autre" intrigue, celle qui sous-tend chaque récit et tous les récits dans leur ensemble d'œuvre: à savoir celle de l'expérience amoureuse d'un "je", émetteur de "pensées" sur l'amour, "pensées" inscrites en préface et postface à chaque récit. Peu courant dans l'œuvre de Yourcenar existe ici l'aveu que ce sujet amoureux traversé d'émotions puissantes a bel et bien une dimension directement autobiographique. Marie-Madeleine, narratrice-personnage d'un récit de fiction, devient en fait "métaphore" d'un "je" souffrant et aimant, ou plutôt, d'un "je" situé à l'un ou l'autre moment particulier de la crise. Narratrice de sa propre histoire, la Marie-Madeleine de *Feux* offre l'image d'une coïncidence, ou plus, d'un échange constant entre les paratextes de l'œuvre et le texte (en fait *les textes*); entre, d'une part, le titre de l'œuvre, inspiré, on se le rappelle, d'un vers célèbre de Racine<sup>3</sup>, les "pensées" sur l'amour, organisées par l'auteur à partir d'une crise remémorée en son

2 J'ai consulté l'édition suivante: *The Golden Legend of Jacobus de Voragine*. Translated and adapted from the Latin by Granger Ryan and Helmut Ripperger, New York, Arno Press, 1969.

3 Dans sa préface à *Feux*, Yourcenar cite d'ailleurs ce vers célèbre prononcé par Pyrrhus amoureux d'Andromaque: "Brûlé de plus de feux que je n'en allumai".

cheminement<sup>4</sup>, et, enfin, l'aventure de Marie-Madeleine, femme éprise, abandonnée, "tombée", puis sauvée par l'Amour, le divin Amour:

[...] au moment précis où les démons me quittèrent, je suis devenue la possédée de Dieu. Jean s'effaça de ma vie comme si l'évangéliste pour moi n'avait été que le précurseur: en face de la Passion, j'ai oublié l'amour (OR 1095-1096).

L'étude de cette figure de *Feux*, au point où cette lectrice l'a menée jusqu'ici, permet donc d'en évoquer la quadruple dimension: mythique, historique, poétique, et même autobiographique; il faut ajouter que, d'un certain point de vue, la dimension autobiographique pourrait être incluse dans l'historique, et que de toute façon, les cloisons entre l'une ou l'autre dimension ne sauraient, répétons-le, être étanches, prises comme le sont ces dimensions dans les filets toujours rêveurs du langage.

Pour ce qui est de la dimension mythique, celle-ci est plongée, on l'a rapidement signalé plus haut, dans le merveilleux médiéval chrétien. Le texte mentionné par Yourcenar dans son introduction est la *Legenda sanctorum alias Lombardica hystoria*, rédigée vers 1261-1266 par un jeune frère dominicain né à Varaggio (ou Varazze), petite ville située sur la côte du golfe de Gênes: Jacques (Jacobus) de Voragine. Ce texte connut un grand succès et porta bientôt le titre de *Legenda aurea*. D'après les chercheurs instruits en la matière, *La Légende dorée* fut l'un des tout premiers livres imprimés, et le fut même plus fréquemment que la Bible. Il est intéressant de noter que le texte fut traduit en de nombreuses langues vernaculaires, ce qui contribua évidemment à sa diffusion. La popularité de *La Légende dorée* diminua largement durant la Renaissance, mais le texte allait au cours des siècles retrouver de nouveaux lecteurs, comme en témoignent des ouvrages récents, et même un colloque international tenu à l'Université du Québec, à Montréal, en 1983<sup>5</sup>. La version américaine de ces

<sup>4</sup> Pour une première version des "pensées", voir "Feux", *Revue de France*, 4 (1935), pp. 491-98. Je dois à C. Frederick Farrell et Edith R. Farrell d'avoir trouvé cette référence. Voir l'ouvrage de ces deux auteurs: *Marguerite Yourcenar in Counterpoint*, Lanham M.D., University Press of America, 1983, en particulier le chapitre: "Feux: Structure and Meaning", pp. 47-62.

<sup>5</sup> Voir *Legenda Aurea: sept siècles de diffusion*. Actes du colloque international sur la *legenda aurea*: texte latin et branches vernaculaires à l'Université du Québec à Montréal, 11-12 mai 1983, Montréal, Editions Bellarmin, et Paris, Librairie J. Vrin, 1986.

nombreuses vies de saints que j'ai pu consulter est un ouvrage volumineux de 800 pages. Racontant l'histoire de Marie-Madeleine, l'auteur mêle du même ton, sans transition, imagination, références historiques, allusions aux évangiles et autres textes. Après avoir procédé à une analyse étymologique savoureuse du nom de la sainte, Voragine présente un personnage "historique" qui est celui que semble avoir utilisé Yourcenar. Marie venait d'une riche famille; en fait, elle était de lignée royale. Elle avait pour père et mère Syrus et Eucharria. Avec son frère Lazare et sa sœur Marthe, elle possédait la ville fortifiée de Magdala, près de Génézareth, la ville de Béthanie, près de Jerusalem, et même une large section de Jérusalem. Eventuellement, Magdala devint la possession exclusive de Marie; mais Marie ayant pris goût aux plaisirs des sens, et Lazare devant servir dans l'armée, c'est à la diligente Marthe qu'allait revenir la gestion des biens familiaux. Après l'ascension du Seigneur, cependant, tous les trois décidèrent de vendre ces biens au profit des pauvres. Que Marie, la sœur de Lazare, soit la pécheresse Marie-Madeleine, on le sait, a été mis en doute bien des fois<sup>6</sup>. Yourcenar suit en cela Voragine, sans pourtant mentionner la longue épopée racontée par ce dernier et désormais connue de tous et chacun: après l'ascension, Marie, la missionnaire, et ses compagnons, s'en furent

---

<sup>6</sup> Voir par exemple les ouvrages d'Adrienne Von Speyer ou de France Quéré. Dans *Trois Femmes devant le Seigneur*, Von Speyer fait une nette distinction entre Madeleine (Marie de Magdala), la pécheresse, et Marie de Béthanie, renvoyant le lecteur, bien sûr, aux textes correspondants. Pour cet auteur, Madeleine, qui n'est point la pécheresse, symbolise la foi; la pécheresse, l'espérance, et Marie, la charité. La coïncidence troublante du geste de Marie de Béthanie versant aussi du parfum sur le corps de Jésus, six jours avant la Pâque, durant le repas pris par Jésus en la compagnie, entre autres, de Lazare, Marthe et Marie, fait simplement dire à Von Speyer: "Marie refait le geste de la pécheresse qui avait oint le Seigneur dans l'espérance, et qui en avait reçu la rémission de ses péchés" (*Trois Femmes devant le Seigneur - Drei Frauen und der Herr*. Einsiedeln, Johannes Verlag, 1978 - traduit par Marthe Allisy, Paris, Editions Lethielleux, Namur, Culture et Vérité, 1984), p. 114. France Quéré fait la même distinction dans son ouvrage: *Les Femmes de l'Évangile*, Paris, Ed. du Seuil, 1982. Pour ce qui est des onctions de Béthanie, se référant à Matthieu et Marc, elle note que nul ne sait le nom de cette femme, et que contrairement au geste de la "pécheresse" qui avait répandu du parfum sur les pieds de Jésus, la femme qui se trouve, à Béthanie, chez Simon le Lépreux, brise un flacon dont elle verse le contenu sur la tête de Jésus (pp. 85-92). Le lecteur se rappelle que le récit de la pécheresse peut se lire chez Luc, Jésus ayant été invité chez Simon le Pharisien (coïncidence, cette fois, du nom "Simon"). Quéré commente tous ces textes, y compris celui de Jean, texte dans lequel Marie de Béthanie, comme la pécheresse, verse le parfum sur les pieds de Jésus et les essuie de ses cheveux. Quéré accepte implicitement l'idée que le repas a lieu chez Lazare, Marthe et Marie, le nom de Simon n'apparaissant pas dans le texte de Jean (pp. 92-97). Quant au texte de Luc, il est commenté par Quéré aux pages 73-81.

par vents et marées, abordant un jour à Marseille, et s'installant dans les environs.

C'est dans la dernière partie de son récit que Voragine indique que "certains auteurs" racontent que Marie-Madeleine avait été fiancée à Jean, le futur évangéliste. Mais survenu aux moments des épousailles, le Christ avait appelé Jean à lui, pour toujours. Sur quoi, fort courroucée, la Madeleine aurait choisi le péché. Voragine ajoute que tout ceci n'est qu'un conte aussi faux que frivole; mais il rappelle qu'aux dires d'un certain père Albert, dires consignés dans une préface à l'évangile de Saint Jean, ce dernier aurait pourtant bien abandonné une épouse pour suivre Jésus; celle-ci serait restée vierge toute sa vie, et s'en serait allée vivre en compagnie de la Vierge Marie. La finesse psychologique du récit de Yourcenar transforme considérablement l'aventure de Marie: elle n'est point tant "courroucée" que désespérée; elle devine que le séducteur de Jean n'est autre que Dieu; elle garde à Jean le "secret de sa fugue avec Dieu"; elle laisse la famille de Jean croire à un suicide parce qu'il l'avait "follement aimée"; elle entreprend, enfin, de séduire Jésus, sachant que si Dieu n'était qu'un homme, Jean n'aurait plus de raison de le lui préférer. La grande leçon d'amour apprise bientôt par Marie dans sa vaine entreprise se résume en cet aveu: "Je vis tout de suite que je ne pourrais le séduire puisqu'il ne me fuyait pas". Elle voit aussi que, consentant à "l'affreux destin d'être à tous", il n'aurait donc su être à elle, destin comparable, la chair et le péché en moins, à ce qu'elle avait elle-même souffert dans sa chute (OR 1095).

En ce qui concerne les résonances historiques de ce texte évocateur d'un "Proche-Orient [...] d'avant-hier et de toujours", pour reprendre l'expression de Yourcenar, la consultation de quelques ouvrages consacrés aux évangiles ainsi qu'à l'étude du personnage Jésus m'indique que l'atmosphère historico-culturelle créée ici par Yourcenar est en harmonie avec la thèse suivante, thèse, d'ailleurs, très logique: plus l'étude des évangiles – y compris, sans doute, les textes apocryphes – et de leur protagoniste Jésus sera située par l'exégète dans le contexte de l'histoire, des institutions, des langues, de la culture et de la littérature du peuple d'Israël, dans le contexte aussi de la religion charismatique galiléenne, ceci à partir du premier siècle de notre ère et par-delà, dans un passé évidemment plus lointain, plus la chance de saisir un Jésus historiquement concevable grandira. Ainsi, dans son ouvrage intitulé *Jesus the Jew. A Historian's reading of the Gospels*,

Geza Vermes entreprend, entre autres, d'étudier les différents titres attribués à Jésus tels que: prophète, Seigneur, Maître, Messie, fils de l'homme, fils de Dieu, et ceci, grâce au dépouillement de sources nombreuses, souvent très anciennes, y compris les manuscrits de la Mer Morte, les ouvrages de Flavius Josèphe, ceux du philosophe Philon, et, bien sûr, de multiples textes de la littérature rabbinique<sup>7</sup>. Que pouvaient signifier de tels titres dans le milieu galiléen du premier siècle? De la lecture de cet ouvrage très érudit, il ressort que le titre pour lequel Jésus lui-même semble avoir eu le plus de sympathie, et qui, en fait, aurait donné une chance plus grande d'historicité à son personnage, est celui de prophète. Ce titre, on le sait, allait être refusé par le christianisme orthodoxe. Il faut ajouter que dans les années 50-70 la fonction de prophète avait acquis des connotations péjoratives dans les milieux juifs eux-mêmes:

[...] from the middle of the first century AD to the end of the first revolt these self-proclaimed wonder-workers found a ready following among the simple victims of the revolutionary activities of the Zealots. But as the promises remained unfulfilled and the miracles failed to materialize, and as the sarcasm and antipathy of their political opponents stripped the pretenders of their repute, the term "prophet" applied to an individual between the years AD 50 and 70 not surprisingly acquired distinctly pejorative overtones in the bourgeois and aristocratic idiom of Pharisees and Sadducees. (pp. 98-99)

Par rapport à l'idée d'un Jésus amant ou époux, l'auteur souligne qu'étant donné l'absence totale d'informations, la signification d'un éventuel célibat perpétuel chez Jésus, doit rester en dehors des recherches historiques proprement dites. Tout en notant que la Bible hébraïque ne prescrit jamais de célibat total, Vermes rappelle que la littérature rabbinique regarde pourtant comme incompatibles la prophétie et le mariage. Dans le Talmud, il est dit ainsi que Moïse cessa de cohabiter avec sa femme après qu'il eut été appelé par Dieu. Disons enfin que les recherches historiques et linguistiques de Vermes le mènent à placer Jésus dans la compagnie des Dévots, les anciens Hassidim, parmi, en fait, les saints thaumaturges de la Galilée:

Indeed, if the present research has any value at all, it is in this conclusion that it is most likely to reside, since it means that any new enquiry may accept as its point of departure the safe assumption that Jesus did not belong among the Pharisees, Essenes, Zealots or Gnostics, but was one of the holy miracle-workers of Galilee. (p. 222)

<sup>7</sup> Geza Vermes, *Jesus the Jew. A Historian's reading of the Gospels*, New York, Macmillan, 1973.

Bien que l'auteur reconnaisse qu'un grand travail reste à faire concernant l'enseignement particulier dispensé par Jésus, il met en relief l'incomparable supériorité de ce dernier par rapport à d'autres Hassidim de son temps. Jésus paraît avoir eu le don très rare d'aller droit à l'essentiel pour ce qui est des dimensions proprement spirituelles de la religion: dimensions touchant aux rapports de l'être humain à son semblable, et de l'être humain avec Dieu. En deux mots, il semble être allé plus loin que la très grande majorité de ses contemporains dans la pratique de l'amour; non satisfait de proclamer que les pauvres, les veuves, les orphelins, etc. étaient bénis, il se mêla aux parias, aux pécheurs, prostituées, et percepteurs d'impôts (eux aussi méprisés). Jésus était le juste, le *tsaddik*, celui qui guide, aide, et guérit.

Dans le texte de Yourcenar, la voix de Marie-Madeleine use de différents titres pour désigner Jésus. Il est d'abord le "rival" invisible, en cela comparable à l'ange contre lequel "notre" père Jacob avait dû lutter; puis il est successivement nommé l'Agneau, l'Epoux, le Messie, le Pasteur, le Sauveur, le Ressuscité, le Seigneur, et très souvent, Dieu. Aucun de ces termes, certes, n'est étranger à la tradition chrétienne orthodoxe. Pourtant, le lecteur attentif notera que par-delà l'apparente orthodoxie d'une Marie-Madeleine qui serait déjà chrétienne, cette dernière opère dans son chant d'amour – sa "complainte", puisque tel était le titre de la première version du texte – une subversion à la fois délicate et profonde de ladite tradition. Ainsi glisse-t-elle entre ces titres glorieux celui de Séducteur, celui de "raviséur", termes où se lisent à la fois l'extase et le masochisme de l'être pour qui l'amour est tout: raison de vivre, et donc de mourir. De plus, de page en page, naît l'image d'un Jésus de plus en plus "étranger aux autres personnes de la Trinité", "doux thaumaturge", "divin rebouteux", en fait, Dieu "hors la loi", "laid comme la douleur", "sale comme le péché", individu scandaleux, compagnon des débauchés, lépreux et autres indésirables, et qui, de surcroît, ose bafouer les prêtres, insulter les riches. Dans la bouche de Marie, la narratrice, Jésus devient ce Jésus-prophète, faux prophète, refusé à la fois par la tradition chrétienne et le monde juif du premier siècle de notre ère. Avec la sorte de naïveté que l'on reproche souvent aux sages, cette même narratrice tombe dans le sacrilège pur et simple lorsqu'elle déclare:

Le fils du charpentier expiait les erreurs de calcul de son Père éternel.  
Je savais que rien de bon ne naîtrait de son supplice: le seul résultat de

cette exécution serait d'apprendre aux hommes qu'on peut se défaire de Dieu (OR 1096).

Quant à l'image "locale" palestinienne projetée par le texte de Yourcenar, certes, le lecteur reconnaîtra bien des détails ou événements mentionnés dans les évangiles. Il y verra surtout un désir, fréquent chez Yourcenar, de mettre en relief les diverses et complexes présences de plusieurs cultures autour de telle ou telle circonstance ou intrigue: ici, monde romain, monde judéo-syrien, monde grec mêlés. En quelques lignes, le lecteur y trouvera le rappel qu'il serait, somme toute, peu conforme à la "vérité" historique de détacher la figure de Jésus des mythologies qui le précèdent, l'entourent, ou le suivent; telle ainsi l'allusion au jardinier en chapeau de paille dont le râteau efface "les fautes" et qui tient à la main "le peloton de fil et le sécateur confiés par les Parques à leur frère éternel", en route qu'il est peut-être pour les Enfers.

Enfin, de multiples doubles-ententes, modernismes, ou simplement réflexions, font en effet de l'histoire de Marie-Madeleine et de la Passion de Jésus le "fait divers" que vous ou moi pourrions lire dans le quotidien du soir et que nous n'aurions aucun mal à imaginer. On se souviendra ainsi de l'allusion aux cruchons de bière que Marthe porte aux ouvriers de la ferme; de Marthe encore brochant des initiales aux draps de la future mariée; de la remarque soulignant que les contrastes entre les sexes sont une sorte d'invention pour justifier la méfiance, donc l'amour; du drap dont Jean fait une corde pour rejoindre Jésus; des pavés que Marie avaient sautés à cloche-pied à la sortie de l'école; de l'aubergiste qui devient un "patron" du bar du Pirée; du banquier de Smyrne; de l'allusion aux "mardis où Simon le Pharisien n'invitait que des gens célèbres"; du "racolage" de disciples par une Marie conquise par son maître; de "l'eau de vaisselle de la Sainte Cène où elle trempe les mains"; de l'onde "oxygénée" de sa chevelure, du "square" des Oliviers, du "coup" de la Rédemption; des références aux boutiques, théâtres, journaux du soir, banlieue... Notons enfin l'emploi ambigu du verbe "rouler", vocable vulgaire quand il s'agit de parler d'une fille de joie qui passe d'un bouge à l'autre comme on roule sa bosse, vocable sublime, et pourtant toujours ambigu, dans l'expression: "J'ai bien fait de me laisser rouler par la grande vague divine" (OR 1099). Et comment ne pas méditer quelques instants sur cette "caverne" intérieure où Marie-Madeleine découvre l'absence, la nostalgie, et, en fait, la résurrection de l'Aimé (OR 1097)?



Comment nier à celle qui aime, son Amant, à celle qui adore, son Dieu, à celle qui raconte, son Histoire? et qui pourrait nier l'expérience qui enseigne que l'amour n'a pas à être partagé pour être, et que de toute façon, ce qui en reste d'inépuisable est rarement le bonheur?

Il n'est pas possible dans cette courte présentation d'analyser en détail la structure de *Feux*. Il serait, je pense, particulièrement intéressant d'étudier chaque récit par rapport à ceux qui l'entourent, gardant à l'esprit que tel ou tel récit s'inscrit à l'intérieur d'une chaîne émotive aux résonances autobiographiques. Bien que les récits ne soient pas tous écrits à la première personne – Phèdre, Achille, Patrocle, Antigone, Léna, Sappho étant racontés plutôt qu'ils ne se disent –, il serait toutefois difficile pour le lecteur de complètement dissocier le *je-voix* des "pensées" sur l'amour des destins des divers personnages, des aventures contées; et d'ailleurs, comme chacun sait, la dimension autobiographique d'une œuvre n'a aucun rapport direct avec le pronom choisi pour la narration: *je, il, elle*, et même *nous*... Il est vrai qu'ici, la séduction habile du double *je*, celui des "pensées", celui du texte, sera sans doute particulièrement pressante à l'esprit du lecteur. De même que chaque récit est à la fois indépendant et relié aux autres, chaque "pensée" sur l'amour peut être source de méditation, tout en formant une chaîne avec les autres "pensées"; et bien sûr, chaque groupe de "pensées" a son rôle dans la structure du recueil. Je noterai ici rapidement que la complainte de cette Marie-Madeleine conteuse de sa marche vers le Salut est pour ainsi dire logée à l'endroit de la crise passionnelle où la destruction, l'anéantissement du sujet aimant est encore possible, moment aussi où l'image du divin oscille entre celle d'une idole dominatrice, toute-puissante, et celle d'un sauveur mort par amour; à méditer ainsi cet extrait des "pensées" qui précèdent le récit de Marie-Madeleine: "Tu es Dieu: tu pourrais me briser" (OR 1090), déclaration qui suit une référence au combat de Jacob avec l'ange dans le pays de Galaad; à noter aussi l'itinéraire évoqué par cet autre extrait tiré des "pensées" qui suivent le texte de Marie-Madeleine: "Il m'a fallu t'aimer pour comprendre que la plus médiocre ou la pire des personnes humaines est digne d'inspirer là-haut l'éternel sacrifice de Dieu" (OR 1102). Dans sa vision poétique, dans sa vision de poète – poète, celui/celle qui sait saisir les liens entre, d'une part, historique, mythique, autobiographique, d'autre part, profane et sacré – le lecteur, la lectrice, lui/elle aussi *en crise*, comprendra

comment on aime si l'on est Dieu, comprendra qu'aimer c'est être autant le dieu sacrifié par amour que la créature brisée par l'idole.

Pour conclure, je dirai, en quelques mots, qu'en cette œuvre de quelques pages, et plus généralement, dans *Feux*, s'affirment déjà des caractéristiques majeures de l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Cette œuvre, tout de long, travaillé, il me semble, sur un paradoxe fécond que je m'efforcerais ici de décrire rapidement. Ainsi, dans les carnets qui font suite à *Mémoires d'Hadrien*, l'auteur reconnaît sans ambages que: "Tout nous échappe, et tous, et nous-mêmes" (OR 527), avoué que la reconstitution "autobiographique" n'est pas plus facile, mieux promise à la "vérité" que celle d'une vie lointaine, que celle-ci le soit dans l'espace, dans le temps, ou les deux. En revanche, certaines convictions que Yourcenar devait garder toute sa vie font de la recherche intellectuelle, quelle qu'en soit la difficulté, ou même précarité, un devoir, entreprise d'ailleurs toujours liée à la conscience morale: découverte de soi et amélioration de soi, découverte des autres, en fait, du vaste univers, et amour des autres formant, chez cet auteur, les maillons d'une très longue chaîne. Sans doute, cette foi lui permit-elle maintes déclarations audacieuses et, certes, réconfortantes: "on peut rétrécir à son gré la distance des siècles" disait-elle aussi dans ces mêmes *Carnets* (OR 527), et sans métaphore aucune, elle parlait de "cette *magie sympathique*" qui, de concert avec l'érudition, la faisait "se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un" (OR 526). En cet acte d'union, l'avènement du sujet humain, d'un sujet humain situé à un moment ou l'autre de sa vérité, par-delà toutes les mutilations, les aveuglements, les pauvretés documentaires, les scepticismes, garde encore quelque chance<sup>8</sup>. Dans "Marie-Madeleine ou le Salut", ou plus largement, dans *Feux*, cet avènement me paraît assez réussi pour que le lecteur, mentalement, puisse compter cette œuvre au nombre de celles qui conjurent encore le désespoir.

---

<sup>8</sup> Je paraphrase ici Paul Ricoeur qui soutenait que l'objet de l'Histoire reste le sujet humain, et que le bon historien saura passer de "l'événement" passé à "l'avènement" de la vie humaine. Voir *Histoire et vérité*, "Objectivité et subjectivité en Histoire", Paris, Seuil, 1955, pp. 23-43.